

ANN-ÉLISABETH
PILOTE

STANKÉ

CONTOURS



**ANN-ÉLISABETH
PILOTE**

CONTOURS

STANKÉ



Certains affirment qu'ils ont tout de suite compris, dès qu'ils ont posé les yeux sur cette épouvantable et insondable étendue noire. Je ne les crois pas. Devant l'absence, devant le manque, l'œil tente toujours de combler par quelque chose. Il invente. Je suis au contraire convaincue que tout le monde, au départ, a supposé que le ciel était couvert.

C'était en septembre et il faisait encore chaud. Le jour et la nuit se succédaient quotidiennement, roue noire et blanche en constante rotation, bientôt l'obscurité prendrait le dessus sur les heures d'ensoleillement, mais on faisait confiance, on avait toujours fait confiance ; le jour et la nuit continueraient de se relayer comme ils le faisaient depuis le début des temps. Pourquoi aurait-on douté ? On n'avait aucune raison de douter.

Comme d'habitude, je m'étais levée très tôt, vers quatre heures. Je m'étais fait un café et étais sortie m'allumer une cigarette, la seule que je m'octroyais encore, celle du matin, que je fumais jusqu'au filtre, m'y brûlant les lèvres et les doigts. Les escaliers de ma galerie grinçaient. Beaucoup de choses chez moi

grinçaient. J'avais hérité de cette maison centenaire au décès de ma grand-mère et venais tout juste d'y emménager. Après des années d'errance, j'avais fini par revenir. Les rénovations que je voulais apporter à la maison seraient sans cesse reportées, puis oubliées. Au mieux, mon frère referait la galerie et je repeindrais la cuisine avec l'aide de mon voisin ; je finirais par m'habituer au crissement des murs et des planchers, à le trouver réconfortant. De sa voix rauque et enrrouée, la maison me parlait.

Ce matin-là donc, alors que j'allumais ma cigarette dans la nuit, au-dessus des longues épinettes qui m'entouraient, un ciel noir. Aucune lumière. De l'encre. J'ai pensé, mais non, pour être honnête je n'ai même pas pensé, j'ai juste présumé qu'une épaisse couche de nuages s'étendait d'est en ouest, du nord au sud. Ce matin-là, alors que je soufflais ma fumée dans la nuit, mes nuages imaginaires m'ont protégée du vide une dernière fois.



En fin d'après-midi, je suis passée au village après avoir couru. Les gens se précipitaient à l'épicerie pour faire des provisions.

— Qu'est-ce qui se passe, Sarah ? ai-je demandé à la caissière aux cheveux roses.

— T'es pas au courant ?

— Non.

— Elles ont disparu.

— Qui est-ce qui a disparu ?

— Le ciel, il s'est éteint.

J'ai passé le reste de la journée couchée sur mon divan, la sueur de la course me séchant sur la peau, à lire les nouvelles et à regarder des vidéos du ciel, du même ciel. Partout, l'incohérence. Au-dessus de nous, une noirceur insondable.

Les télescopes pointés vers le haut, les scientifiques tentaient d'expliquer l'inexplicable. Les religieux fouillaient dans leur doctrine et inventaient à mesure que se poursuivait l'absence. Mais personne ne savait, vraiment, personne ne savait.

Selon les images enregistrées par la station spatiale, il n'y avait eu ni explosion, ni tourbillon, ni éloi-gnement magistral. Les astres s'étaient obscurcis, puis ils avaient disparu, tout simplement. Ces soleils qui, depuis la nuit des temps, avaient éclairé notre nuit s'étaient évanouis comme des lumières qu'on aurait tamisées avant d'éteindre. Ils s'étaient estompés graduellement, et tous en même temps. C'est ainsi qu'ils s'étaient effacés (ou qu'ils avaient été effacés, comment savoir ?), en l'espace d'à peine quelques minutes. Soudainement, dans tout l'univers, il n'y avait plus rien à voir.

Ce soir-là, à intervalles distincts selon le fuseau horaire dans lequel on se trouvait, partout sur terre on avait anxieusement attendu que le soleil se couche. Les milliards d'yeux appartenant à l'humanité étaient restés grands ouverts sur l'approche de la nuit. Suspense insoutenable. Jamais on n'avait tant attendu du ciel,

espérant qu'il brille, qu'il s'allume dans le noir comme il l'avait toujours fait. À mesure qu'il s'obscurcissait, les yeux se plissaient, scrutaient. On tentait de pénétrer le ciel comme si, en se concentrant assez, on allait faire apparaître les points lumineux tant attendus, ou alors quelque chose, n'importe quoi. Mais non, rien. On avait tenu les cieux pour acquis et on avait eu tort.

Une fluctuation dans l'univers, une légère modification de l'ordre des choses. Simple, mais somme toute assez radicale.

Transformation qui m'entraînerait vers cet état de désespoir et de fascination qui caractériserait mon automne, mon hiver et mon printemps. Anomalie sans laquelle je serais demeurée comme je l'avais été jusque-là : passive, fuyante.

Si les astres ne s'étaient pas éteints, personne n'aurait retenu mon attention.



Au début, je passais beaucoup de temps au téléphone avec mon frère. On se parlait de ce qu'on avait lu et on se demandait si ça allait. Après une semaine, Tom avait conclu que la démission du ciel ne nous tuerait pas et il avait recommencé à travailler, chose impensable dans mon cas ; j'avais annulé tous mes contrats de traduction et n'en reprendrais pas avant longtemps. Un soir, j'ai senti que mes appels devenaient harcelants.

— Je sais que c'est grave, Éli, mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? Dans quelques mois, dans quelques années, les lueurs vont peut-être revenir. Elles sont probablement encore en train de briller, c'est juste qu'on ne les voit plus.

— Vraiment, c'est ce que tu crois ?

— C'est possible que ce soit un gaz, quelque chose entourant notre système solaire.

— Rendu là, penses-tu qu'on devrait écouter ceux qui croient que c'est un *glitch* dans la Matrice, une preuve qu'on vit dans une simulation ?

— On est peut-être les personnages d'un jeu vidéo très complexe.

— Oui, sûrement. Les concepteurs devaient s'emmerder, c'est pour ça qu'ils les ont fait disparaître. Pour voir comment on allait réagir. Pour rire de nous. Pouf !

N'ayant rien à répondre à cela, il a soupiré de fatigue. Le choc passé, il tentait de se rallier à la théorie la plus plausible pour lui. Et comment l'en blâmer ? Il voulait continuer à vivre.

— Désolée... C'est peut-être ça. C'est peut-être un gaz ou quelque chose, ai-je dit avant de raccrocher.

Mais je n'en croyais pas un mot. Pour moi, rien ni personne n'était capable de justifier ce qui venait de se produire.



« J'étais presque reconnaissante qu'il n'y ait plus rien dans le ciel. N'était-ce pas la métaphore que j'avais attendue toute ma vie? J'étais au bout du désespoir, mais au moins, j'étais au bout de quelque chose. Enfin le vide était concret, il était évident, tout le monde pouvait le voir, le vide était écrit dans le ciel. »

Après des années de voyages et d'errance, Éli rentre enfin au pays. Une nuit, les étoiles s'éteignent subitement, plongeant le ciel dans l'obscurité. Pour faire face à cette disparition, la narratrice tissera des liens avec sa voisine artiste et son fils, et s'immiscera dans leur quotidien. Sa fascination pour la peintre et son œuvre ira en grandissant, tandis que de nouvelles questions surgiront : qu'est-ce qui risque de disparaître lorsqu'on part trop longtemps? Comment renouer avec les siens? Pourquoi rester? À quoi s'accrocher?



Ann-Élisabeth Pilote est titulaire d'une maîtrise en Lettres de l'UQAC. Elle partage son temps entre la plantation d'arbres, de longs voyages à vélo et l'écriture. *Contours* est son premier roman.

